

Long conversation avec le lieutenant-colonel  
Mancorps. Il a assisté à la bataille de Tchataldja.  
Le récit image qu'il n'en fait ni même à désirer  
vivement visiter ce champ de bataille.

Mais la chose n'est pas facile, paraît-il.

Seuls les attachés militaires et, plus tard,  
le doyen des instituteurs allemands ont été  
admis à parcourir les positions.

Je comprends, du reste, que les Turcs ne laissent pas tout le  
monde étudier leur dernier boulevard.

Aussi est-ce sans grand espoir de succès que nous décidons de  
tenter le sort et de demander au ministre de la Guerre de faire  
une exception en sa faveur et de nous autoriser à visiter la partie  
contre laquelle est venue se briser l'offensive bulgare...

Si Pétra a conservé sa physionomie habituelle, il n'en est pas de  
même de l'autre rive de la Cornée d'Or. Les rues si étroites dont  
encombrées de détachements composés pour la plupart de  
contingents asiatiques qui ont dirigé sur Tchataldja. La nou-  
velle coiffure recouverte du bachelik dont les brides sont enrou-  
lées au-dessus du front et les barbes incultes donnent à ces hommes  
un air des plus rébarbatifs. Ils sont assez bien habillés, mais leur  
allure lourde n'est guère martiale et ils paraissent peu instruits.

Nous arrivons à Hadenkeni (lundi 9 décembre), tête de ligne act-  
uelle.

Les hôpitaux de cholériques sont à une centaine de mètres de la station.

De nombreuses civières qui ont servi aux évacuations voisines,  
sur un appentement, avec des sacs de farine.

Nous sommes reçus, en débarquant, par deux officiers: l'un est  
chef du régiment de chemin de fer; l'autre, lieutenant-colon-  
nel d'état-major, est commandant de gare et d'étapes à Haden-  
keni.

Des chevaux et une escorte de lanciers nous attendent.

La monture qui est réservée est une sorte de petite chèvre qui  
disparaît sous mon grand manteau. Mes camarades et notre  
escorte ont également enfourché des montures microscopiques.

Général Herr:  
(del' Artillerie)  
(Française)  
Sur le Théâtre  
de la  
Guerre des Balkans  
Mon Journal  
de Route  
17 nov - 15 dec  
1912  
Paris 1913  
2.81-82



Ce sont, paraît-il, des chevaux du pays.

S'ils ont la taille de la chèvre, ils en ont l'adresse. L'empied est très sûr, ainsi que nous allons le constater. Le trot leur est inconnu, ils galopent, répètent beaucoup, marchent quelquefois à l'amble, et abattent ainsi sans difficulté 7 kilomètres et demi à l'heure, malgré les difficultés du chemin.

Nous traversons la voie ferrée et prenons la route stratégique.

Rencontre d'un premier cheval mort. Cette découverte va se renouveler souvent et nos montures ne paraissent aucunement surprises.

Nous croisons de nombreux convois: voitures à buffles, à bœufs, chevaux de bât et ânes, transportant malades, provisions et boes.

En dehors de la forêt de Belgrade qui longe la droite de la position, il n'existe pas un arbre sur tout le front. Et le ravitaillement en combustible est une des plus grosses charges du service de l'intendance. Il semble s'occuper maintenant à peu près l'avoir négligé complètement au début de la campagne.

La route, ou plutôt la piste que nous suivons, est une mare de boue, l'air émanant des choses suspectes.

Après avoir visité le village et le vieil ouvrage de Mahmond où se tenaient les attachés militaires pendant la bataille du 17, nous nous dirigeons sur Mahmondia, où sont installées actuellement les deux batteries à cheval de la 2<sup>e</sup> division de cavalerie.

Canons et caissons s'abritent derrière des épaulements qui peuvent également protéger les servants pendant le combat. Les bords de terre recouvrent les trous profonds creusés à une vingtaine de mètres en arrière des épaulements. C'est là que sont installés les canonniers, à portée de leurs pièces, et, cependant, à l'abri d'une reprise inopinée du feu.

J'interviewe les deux commandants de batterie. L'un grand, bien découplé, à la physionomie ouverte, raconte, par l'intermédiaire d'Edib Bey, sa participation à la bataille de Lulle-Burgas... Son camarade a un physique ingrat et de la barbe jusque dans les yeux; il a été rattaché pendant la campagne à une division de rédifs.

(à nos ordres)



Pendant la journée du 17, ces batteries ont eu à jouer un rôle important et ont participé largement à l'échec des Bulgares, dans leur attaque sur le centre. Le feu qu'elles ont subi, quoique convergent (il provenait de trois directions, du reste très rapprochées les unes des autres, à en juger par les sillons laissés par les obus, a été inefficace. (Les obus ont été fabriqués, partie au Creusot, partie à l'usine allemande d'Ehrhardt.) On ne pouvait guère espérer mieux de batteries lançant à 5.600 mètres des shrapnels de 75 sur des batteries enterrées. Un seul sergent dans la batterie et trois pourvoyeurs qui faisaient la chaîne à l'extérieur ont été atteints, malgré une dépense de munitions estimée à 2000 coups de canon.

Nous continuons sur Hamidiye où j'interroge d'autres artilleurs sur leurs terres dans des batteries profondément excavées.

Enfin, nous longeons la tranchée où l'infanterie se dissimule, souverte par des défenses accessoires, surtout par des réseaux de fil de fer.

Devant nous, les pentes vont maintenant mourir vers le Kara-Sou, que nous apercevons dans la brume.

Apparaît également un certain champ noir que les attaques bulgares du 17 n'ont pu dépasser. C'est là que sont venues mourir leurs vagues successives.

Nous en sommes à 1.000 mètres. Les jumelles nous révèlent aux alentours de nombreuses bosses de terre. Ce sont les tombes des 600 Bulgares qui ont succombé lors de cette attaque.

Il serait intéressant de se rapprocher du Kara-Sou de façon à voir comment se présente la position turque vue du côté bulgare. Mais il ne faut pas y songer.

Les avant-postes ont la balle prompte et l'on entend encore claquer les coups de fusil de temps en temps.

Nous nous contentons de contempler de loin les hauteurs ennemies: Tchataldja et Izeddin.



Tout ce pays a une physionomie particulièrement désolée. Ballons peles, plus ou moins gazonnés, avec pentes assez douces vers la rivière. Les vallées transversales sont, par contre, très abruptes. Obliques par rapport au front, elles fournissent des couverts avantageux pour les réserves.

Elles sont actuellement peuplées de tentes coniques et de tentes-abris.

Tous ces camps sont d'une malpropreté révoltante et témoignent d'une incurie dont nous n'avons pas idée.

Les toiles ne sont pas tendues. On ne se préoccupe aucunement de l'écoulement des eaux, que quelques coups de pioche assureraient.

Les hommes couchent littéralement dans la boue.

Partout des immondices de toute nature.

Nous entendons dans le lointain vers Hadankai, une fusillade discontinue. Elle provient, paraît-il, de formations de réserve qui tirent à la cible, probablement pour la première fois.

Nous reprenons le chemin de la gare et croisons un bataillon de volontaires kurdes. On les rapatrie.

Pour le moment, ils s'échelonnent sur une longueur de 1500 mètres, enroulés dans leurs toiles de tente, coiffés du bachelik, déguenillés; ils ont l'air de brigands. Ils marchent mélangés à leur convoi composé de voitures de tous modèles, de chevaux et d'ânes de bât. Leurs malades se serrent les uns contre les autres en se cramponnant aux ridelles des voitures. Bêtes et gens ont parfois de la boue jusqu'au ventre. On nous aperçoit. Aussitôt s'élève un chant guerrier aux notes gutturales. Je suis heureux de ne pas comprendre le turc, car il est probable que j'en entendrais ni louanges, ni compliments à l'adresse des chrétiens. Quelle différence avec l'ordre et la discipline de marche des Serbes.

En arrivant à Hadankai, notre guide, qui a su faire ranger

(en ordre)



sans éclats de voix Bêtes et gens sur mon passage, nous fait sortir de la foule et nous dirige droit vers la gare.

Nous pénétrons dans un vaste champ. C'est le cimetière des cholériques d'Hadenkeni, où des grandes tranchées, fraîchement comblées, permettent de compter les jours de choléra et de se faire une idée de la mortalité journalière.

D'après mon guide, le nombre maximum de ces décès aurait été de 1200 chaque atteint le 16.

Le feu de combat a canterisé en partie cette plaie.

A la fin de la bataille de quatre jours, on a enregistré plus que 150 décès en vingt-quatre heures.

Je donne ce renseignement sous toute réserve. Il ressemble cependant douteux qu'une véritable épidémie de choléra morbide ait pu être enrayée par l'effet moral d'une victoire. J'en suis à me demander si cette épidémie n'a pas reçu une appellation volontairement inexacte et destinée à tenir à distance un adversaire victorieux. J'avais déjà ressenti cette impression à C/p. en voyant le soin avec lequel on avait garni de cholériques des locaux qui on voulait préserver des envahisseurs.

Je suis loin cependant de contester la mortalité considérable de l'armée turque. Les conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles elle a été placée depuis le commencement de la guerre ne l'expliquent que trop.

Pendant la campagne de Thrace, le soldat a vécu dans le bon et on l'a laissé littéralement mourir de faim. Il ne faut pas en conclure que les approvisionnements aient fait défaut. Des magasins bondés de vivres ont été pris par l'ennemi, mais le service de l'arrière n'existait pas et les services administratifs n'étaient qu'à l'état rudimentaire. --- Aujourd'hui les distributions se font d'une façon régulière, bien que la chère du soldat turc demeure très frugale. Il n'est pas délivré de viande aux 165.000 rationnaires campés autour de nous.



J'ai aperçu cependant dans un camp, sur un maigre feu, les énormes bassines en cuivre dont j'avais déjà fait la connaissance à Komanovo. Que contenaient ces récipients? Je l'ignore. Peut-être ce fameux thé de menthe que la pharmacopée locale emploie comme panacée universelle contre le choléra et qui est distribué généralement aux troupes campées vis-à-vis Tchataldja. Mes compagnons en disent le plus grand bien. Je suis loin de vouloir les contredire. Je vois dans l'emploi de cette herbe aromatique, très appréciée du Turc, le moyen de faire exclusivement consommer de l'eau bouillie par le troupiers, et de l'empêcher ainsi d'absorber à l'état naturel la décoction concentrée de microbes qu'il va chercher dans le lit du Karg-Sou, encombré hier encore, de cadavres bulgares.

Arrivés à la gare d'Hadenkeni, nous mettons pied à terre.

La pluie s'est transformée en déluge.

Tremés jusqu'aux os, nous nous réfugions dans la chambre qu'occupe le commandant d'étapes.

Nous partageons nos provisions avec les officiers turcs.

Ils sont à un régime aussi frugal que leurs hommes: du pain et du fromage d'Anatolie, tel est leur ordinaire.

Pendant notre repas, on m'annonce la visite d'Abouk-Ahmed Pacha, qui commande l'armée en l'absence de Nazim Pacha. C'est son ancienneté qui lui vaut cette situation temporaire. Il était absent au moment de mon arrivée et inspectait la droite de la position qui semble être l'objet des principales préoccupations du haut commandement turc. Gros, coloré, barbu, il paraît être doué d'une intelligence des plus ordinaires.

Il mène la conversation sur les désastres de l'armée turque.

Je suis accablé forcément à des compliments de condoléance qui me sont rendus faciles par l'insuccès des Bulgares à Tchataldja. Mais je m'aperçois rapidement que je dépasse le but: les éloges que je décerne aux Turcs pour leur belle défense semblent tourner un peu la tête à mon interlocuteur: il laisse percer une certaine émotion dont je le croyais incapable. Est-elle vraie ou de commande? Je ne sens pas de taille à lutter en diplomatie avec mon hôte dont la



visite ne paraît plus motivée uniquement par la politesse. Le temps a marché heureusement.

Après avoir consulté nos montres et transformé par un calcul laborieux mon heure française en heure turque, nous concluons que le train qu'on nous destine doit être prêt.

Nous y sommes conduits et introduits dans un compartiment où nous trouvons deux officiers d'état-major qui viennent de tracer, avec les Bulgares, la ligne de démarcation des deux armées. Ils sont nonchalants comme nous: nos vêtements et nos chaussures transforment le plancher en une petite mare qui rappelle par sa couleur les eaux du Kara-Dou (Rivière Noire). ...

Ils n'en reviennent pas de la morgue de leurs adversaires qu'ils croyaient complètement abattus par leur échec de Tchataldja.

Même constatation avait été faite quelques jours auparavant par le capitaine Edib Bey, envoyé en parlementaire pour traiter la question du relèvement des blessés. Lui aussi avait subi, comme le consul d'Uskub, le contact désagréable d'un mouchoir malpropre dont un sous-officier bulgare se servit pour lui bander les yeux. Cette anecdote est contée avec verve par mon guide dont j'apprécie de plus en plus les solides qualités de cœur et d'esprit. ...

La conversation reprend sur la bataille des quatre jours.

Je sens que l'orgueil turc a déjà repris le dessus et qu'il n'est pas moindre que l'orgueil bulgare. ... Je vois aux réflexions de certains de mes compagnons de route qui rêvent déjà l'offensive. J'admire toutes les idées généreuses, je comprends tous les sacrifices que l'on peut consentir pour sauver l'honneur du drapeau. Mais la bataille de Tchataldja a sauvegardé cet honneur qui une nouvelle équipée pourrait de nouveau compromettre. C'est ce que je m'efforce de faire comprendre à demi-mot aux camarades turcs, tout en ménageant un amour-propre qui ne paraît très pointilleux.

La conversation passe des Bulgares à leurs alliés les Grecs.

J'essaie de la détourner, mais je n'y réussis qu'après avoir entendu des appréciations discrètes, mais peu flatteuses pour nos élèves, auxquels les Turcs ne pardonnent pas leurs succès.

(à moi d'oublier)



Tout le monde connaît ma visite à Tchataldja. Aussi, après dîner, dans un coin où se sont groupés les représentants des pays amis, discussion sur la situation militaire.

Nous sommes d'accord pour reconnaître que les Turcs s'illusionnent. Ils attribuent à leur mérite l'insuccès des Bulgares, lequel est dû surtout à la force de la position et à l'insuffisance des moyens en artillerie mis en œuvre par leurs adversaires.

Ces derniers ne peuvent, avec le matériel dont ils disposent, assiéger à la fois la ville d'Andrinople et les positions de Tchataldja. Je dis assiéger, c'est le mot propre dans la circonstance.

La fuite éperdue de ces redits ne suffit pas à les discréditer: on plaide pour eux les circonstances atténuantes. On attribue leur démoralisation à une mauvaise administration, alors que le fait est imputable à une organisation déplorable et à des fautes du commandement.

A Tchataldja enfin, on leur assure des distributions régulières. Pour parfaire leur instruction militaire, on leur impose quelques exercices à rangs serrés, quelques tirs à la cible: et après quoi, comme pendant la bataille des quatre jours ils n'ont pas lâché pied devant un ennemi que d'autres tenaient à distance, ils sont sacrés parfaits soldats et l'on parle de prendre l'offensive avec eux.